

MARGARET RENKL

UNE HISTOIRE NATURELLE DE L'AMOUR ET DE LA MORT



J'AI
LU

"UNE MERVEILLE."
RICHARD POWERS



Une histoire naturelle de l'amour et de la mort

MARGARET RENKL

Une histoire naturelle
de l'amour et de la mort

RÉCIT

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Cécile Hermellin



TITRE ORIGINAL
Late Migrations
A Natural History of Love and Loss

ÉDITEUR ORIGINAL
Milkweed Editions, Minneapolis

© Margaret Renkl, 2019

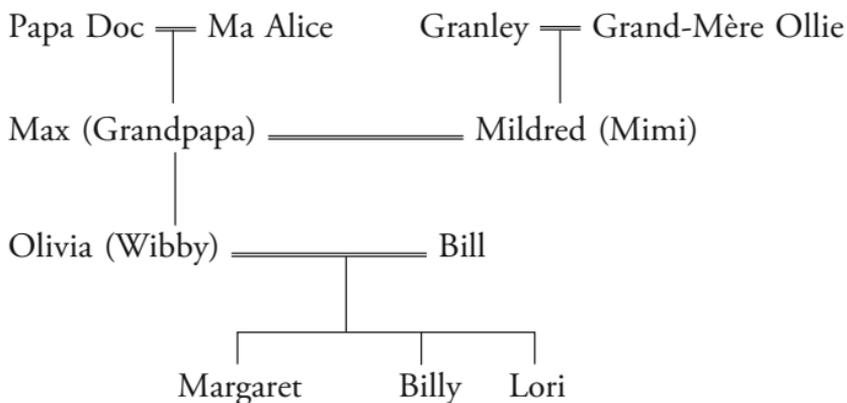
Traduction copyright © Cécile Hermellin, 2022

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE
© Éditions Julliard, Paris, 2022.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ma famille

Arbre généalogique maternel de Margaret Renkl



*Mon chéri, la vie est faite d'abandons.
C'est toujours comme ça.*

Arthur MILLER,
Mort d'un commis voyageur

Tout poème est donc une élégie.

George BARKER

Où ma grand-mère fait le récit de la naissance de ma mère

Sud de l'Alabama, 1931

On ne s'attendait pas à ce qu'elle arrive aussi vite. On était chez Maman, on épluchait des pêches pour les mettre en bocaux. Papa avait plusieurs pêcheurs, ils avaient déjà fait des conserves, et ces bocaux-là, on les faisait pour Max et moi. Plus j'en pelais, plus j'en mangeais. Alors cette nuit-là, quand je me suis réveillée, vers minuit, j'ai dit : « Max, j'ai affreusement mal au ventre, c'est presque insupportable. J'ai dû manger trop de pêches. »

En fait, tu sais, la douleur empirait à certains moments, et puis elle se calmait.

On n'a pas réveillé Maman, mais dès que Max l'a entendue se lever, il est allé lui parler. Et elle a dit : « Oh, Max, va chercher ton père, vite ! » Le père de Max était le docteur de tous les gens du coin.

Pendant qu'il allait le chercher, elle m'a préparé le lit, elle a mis des draps propres et m'a bien installée. Max est revenu avec Ma Alice aussi – avec Ma Alice et Papa Doc. Donc elles étaient toutes les deux avec moi, ma mère d'un côté et la mère de Max de l'autre, et elles me tenaient la main. Et Olivia est née ce jour-là, vers midi. J'ai oublié l'heure exacte.

Pendant tout ce temps, Max entrait et sortait sans cesse de la chambre ; à ce qu'on m'a dit, Papa, lui, arpentait la maison de long en large, encore et encore. Il s'arrêtait de temps à autre pour demander où on en était. Et quand elle est née, tout est allé très vite. Papa Doc s'est redressé, il a annoncé : « C'est une fille », et Max a dit : « Olivia ».

Bec et ongles

La première année, la veille de la naissance des petits merlebleus, en vérifiant le nichoir près de la fenêtre de mon bureau, j'ai remarqué un minuscule trou sur l'un des œufs. J'ai cru que c'était le tout premier signe d'éclosion. J'ai refermé le nichoir délicatement et décidé de ne pas le rouvrir trop vite, même si je mourrais d'envie d'y jeter un coup d'œil – j'avais attendu des années qu'une famille de merlebleus vienne élire domicile ici et un œuf était enfin sur le point de frémir puis de s'ouvrir. Deux jours plus tard, je me suis aperçue que je n'avais pas vu les parents depuis un moment. J'ai rouvert le nichoir : les cinq œufs avaient disparu ; le nid était intact.

Le cycle de la vie est aussi un cycle de la mort : tout ce qui vit mourra et tout ce qui meurt sera mangé. Les merlebleus se nourrissent d'insectes ; les serpents, de merlebleus ; les faucons, de serpents ; les grands-ducs,

de faucons. Ainsi va la nature, j'en suis consciente. Et pourtant, j'ai eu le cœur brisé.

J'ai contacté la Société nord-américaine des merlebleus pour leur demander conseil, au cas où le couple reviendrait pour une nouvelle nichée. Le type qui m'a répondu pensait que mes merlebleus – pas les « miens », bien sûr, ceux que j'avais pris en affection – avaient été attaqués à la fois par un troglodyte familial et par un serpent. Les troglodytes familiaux ont une conception farouche de leur territoire, et interdisent par tous les moyens aux autres oiseaux d'y nicher. Ils emplissent les trous de nidification de brindilles pour empêcher leurs rivaux de s'y installer, détruisent les nids vulnérables et percent les œufs qui s'y trouvent ; ils peuvent tuer les oisillons, parfois même les femelles qui couvent. Les serpents se contentent de gober les œufs, lentement, tranquillement, sans toucher au nid.

L'expert en merlebleus m'a recommandé de fixer un cône plus large sur le poteau du nichoir pour faire obstacle aux serpents et de débroussailler les coins susceptibles d'abriter des troglodytes. Si les merlebleus revenaient, je devais installer un bloc anti-prédateurs dès l'apparition du premier œuf : il y avait peu de risque que les parents abandonnent un œuf, et dissimuler l'entrée du nichoir pouvait empêcher les troglodytes de le repérer. Bien que j'aie acheté un nouveau cône anti-serpents, les merlebleus ne sont jamais reparus.

L'année suivante, un nouveau couple est venu s'installer. Dès que j'ai vu le premier œuf, je suis allée à l'oisellerie du coin acheter un bloc anti-prédateur, or le magasin n'en avait pas en stock : selon le vendeur, les troglodytes familiers ne nichent pas dans le centre du Tennessee. Je lui ai rétorqué que j'étais au courant et lui ai raconté ce qui s'était passé l'année précédente. Il m'a répondu d'un air dédaigneux : si un individu isolé, en pleine migration, avait certes pu repérer le nid et le détruire machinalement, cela ne prouvait pas que les troglodytes familiers nichaient dans le Tennessee. Les quatre œufs de merlebleu ont bien éclos cette année-là, et la portée a pu prendre son envol ; j'en ai déduit que ce type connaissait peut-être mieux la région que les gens de la Société des merlebleus, et je n'ai plus pensé aux blocs anti-prédateurs.

L'année suivante, je n'ai pas eu de merlebleus. Un mâle a bien inspecté le nichoir pendant quelques minutes tout début février, bien avant la période de nidification, mais il n'y est jamais revenu accompagné. Même les mésanges à tête noire, qui nichent tôt dans la saison et qui ont toujours apprécié notre abri pour merlebleus, lui ont préféré le nichoir installé sous l'auvent, près de la porte de derrière. Tout le printemps, celui des merlebleus est resté vide.

Et un jour, j'ai entendu le chant si caractéristique du troglodyte familier cherchant à

attirer une femelle. Il lançait maints appels désespérés puis emplissait le nichoir de brindilles, en un échafaudage sophistiqué qui formait un profond tunnel sillonnant l'abri de haut en bas. Chaque jour, ce n'étaient que chant et brindilles, chant et brindilles, inlassablement. La partie du jardin bordant le côté de la maison était son territoire réservé. Les mésanges à tête noire délaissaient la mangeoire de vers de farine installée dans ce coin, les chardonnerets avaient abandonné le distributeur de graines de niger qui s'y trouvait. Seuls les plus gros oiseaux osaient s'approcher de l'abreuvoir. J'ai mis un plat creux rempli d'eau de l'autre côté de la maison car on avait eu très peu de pluie.

Entre-temps, les mésanges à tête noire ont fait éclore une magnifique couvée dont les voix résonnaient, fortes et intenses. De l'aube au crépuscule, les parents besognaient sans relâche pour les nourrir. Après leur envol, parfaitement dans les temps, j'ai décroché le nichoir pour le nettoyer. Tout au fond, un oisillon doté de toutes ses plumes, sans doute sur le point de prendre son envol, gisait, la tête perforée.

C'est une chose d'avoir conscience que la nature est un bain de sang ; mais y prendre part, c'est une autre histoire. Il n'y a rien de « naturel » à offrir le gîte et le couvert à des oiseaux sauvages, même dans une région où les humains ont systématiquement détruit

leurs lieux de nidification et leurs sources d'alimentation. Inviter ces créatures ainsi chez soi, c'est se donner le devoir moral de les protéger et de les défendre. Avant même de découvrir le cadavre du poussin, j'avais pris la décision de décrocher mes nichoirs après l'envol des troglodytes – à la fois pour les décourager de revenir et pour éviter d'attirer d'autres espèces cavernicoles indigènes, comme les mésanges bicolores ou les troglodytes de Caroline, sur le territoire du troglodyte familial.

Malgré tout, je les adore, ces petits troglodytes familiaux. Leur chant nuptial est l'un des plus beaux du monde ; c'est un ruissellement de notes aiguës qui s'égrènent en cascade. Et il serait malvenu de leur reprocher d'accomplir, avec toute la férocité de leur être si minuscule, ce que des millions d'années d'évolution leur ont enseigné : survivre dans un univers de vents violents, de pluies torrentielles et de prédateurs. Quand on voit l'un de ces petits oiseaux bruns dresser sa gorge vers le ciel et offrir son magnifique chant au monde, jour après jour, encore et toujours, comment ne pas avoir envie de le soutenir ? Comment ne pas espérer que, même dans cette région où les troglodytes familiaux ne nichent pas, une femelle lui répondra et acceptera son offrande de brindilles ? Dix jours plus tard, lorsque son appel a été entendu, je n'ai pas pu m'empêcher de me réjouir.

Puis le centre du Tennessee a connu des gelées tardives et, une nuit, il a fait sept degrés de moins que la température nécessaire à la survie des œufs de troglodytes familiers. Le lendemain, les chardonnerets étaient de retour au distributeur de graines de niger.

Arrêtons-nous un instant sur ce qu'est un dénouement heureux

Sud de l'Alabama, 1936

Dans l'histoire que racontait ma grand-mère, il y avait une vieille femme de couleur, qui vivait là, mais n'y était pas née. N'ayant ni terres ni possibilité de cultiver quoi que ce soit, la vieille femme était plus pauvre et misérable que les autres, qui feignaient de ne pas voir lorsqu'elle se faufilait dans leurs granges à la nuit tombée avec sa chandelle et sa besace, pour chaparder du maïs. Avait-elle été surprise par une chouette effraie, ce soir-là ? Une mule lui avait-elle bousculé le bras ? On n'a jamais su : elle n'a jamais avoué être allée sur les lieux. La grange avait flambé comme une torche, puis le feu, déchaîné, avait gagné la maison. Les voisins étaient parvenus à sauver quelques meubles en improvisant une chaîne de seaux – sans grand succès puisque le feu avait détruit l'ossature en bois

qui soutenait le réservoir d'eau. Le temps avait manqué pour sauver les vêtements, les couvertures en patchwork, les conserves que ma grand-mère avait entreposées pour l'hiver et le grain que mon grand-père avait engrangé pour ses mules. Et, bien pire, on n'était pas arrivé à temps pour sauver les mules terrorisées qui trépignaient dans leurs stalles.

Dans l'histoire de ma grand-mère, ils avaient apporté tout ce que les voisins avaient pu sauver chez ses beaux-parents, à quelques centaines de mètres de là, et la famille était venue de partout pour réorganiser la maison et leur faire de la place. La véranda arrière était devenue la chambre de Papa Doc et Ma Alice, et mes grands-parents s'étaient installés dans le salon. Ma mère et son frère encore nourrisson dormaient dans des alcôves au grenier, qu'on avait aménagées pour les accueillir.

Des décennies plus tard, lorsque ma mère évoquait son enfance, nul souvenir de la maison pleine à craquer ni des tensions qui avaient inévitablement dû naître de cette cohabitation ne semblait lui revenir. Elle ne se rappelait que le dévouement de mes grands-parents. Chaque jour, Papa Doc partait faire ses visites à domicile avec sa sacoche noire – ou, quand la matinée était plus calme, il passait prendre le courrier au magasin général. Quand il rentrait, il appelait toujours « Alice ? » dès qu'il franchissait la bordure de roses du jardin. Et elle répondait toujours, solennelle, depuis le

jardin, la cuisine ou le baquet de lessive sous le porche : « Je suis là, Docteur Weems. »

Les journées de mes arrière-grands-parents maternels semblaient former une sorte de ballet, une chorégraphie les éloignant – Papa Doc vers ses visites médicales dans la campagne environnante, Ma Alice sur son petit royaume délimité par la corde à linge, le potager et la grange – puis les ramenant l'un vers l'autre, jusqu'à ce qu'ils s'effleurent un instant puis s'éloignent à nouveau.

Mais le deuil est l'ombre de l'amour ; et le chagrin est son jumeau. Ma mère avait douze ans quand Ma Alice est morte. Papa Doc s'est assis sous le porche et y est resté, le regard perdu dans les rosiers grimpants qui poussaient près de la route. Ma mère disait toujours : « Il a simplement décidé de mourir, je crois. Il lui a survécu à peine plus d'un mois. »

Les envahisseurs

Le soleil qui se couche sur la mare fait miroiter l'eau bordant les nénuphars et les feuilles brunies jonchant ces innombrables cercles verts flottants. Le vent qui ride la surface déforme le reflet des arbres de la rive et fait choir à leur tour les feuilles aux tons de feu : le rouge vif du sumac de Virginie, le jaune de l'érable et l'orange du sassafras. Le bassin finira par être entièrement recouvert de nénuphars et de feuilles. Sous peu, dans cinq ans, dix ans peut-être – un instant à peine –, l'eau cessera de réfléchir ces arbres et ce ciel. Aujourd'hui, l'étendue brune reluit sous la lumière d'automne, en une symphonie de lumières, de couleurs et de mouvements, mais la mare est en train de mourir.

Il est inconcevable que la mare puisse mourir.

Les nénuphars l'asphyxient, la privant de lumière et d'oxygène. Bientôt, il n'y aura plus de place pour les poissons, les grenouilles, les

serpents et les tortues. Il ne restera plus que des nénuphars, d'un bout à l'autre, qui formeront un marécage où rien d'autre ne survivra. L'été, les fleurs et le parfum des nénuphars sont un ravissement et, même en cet instant, au crépuscule d'une journée de fin d'automne, la mare est sublime, baignée de lumière, avec tous ces disques verts qui l'étreignent. Les feuilles reposent sur les nénuphars, les faucons survolent la mare, le lapin se terre sous l'arbre... Toute cette vie s'accumule et pourtant elle meurt.

La mare se meurt et je pense à la splendeur du vol des étourneaux qui filent à travers le ciel à la tombée de la nuit, qui tournoient, plongent et s'élèvent telle une immense bête noire, faite de mille cellules palpitant à l'unisson pour ne former qu'une seule et même créature, née pour vivre en suspension. Mais les étourneaux n'ont pas plus leur place ici que les nénuphars. Ce sont des étrangers. Ce ne sont pas leurs cieus, ni leurs arbres. Ils se ruent sur les cornouillers, privant les moqueurs de leurs fruits. Ils colonisent chaque cavité, empêchant les mésanges bicolores, les merlebleus et même les mésanges à tête noire, malgré leur combativité, d'y faire leur nid.

L'étranger ne se sait pas étranger.

Lorsqu'un étourneau se retrouve pendu, à l'aube, au fil de fer qui retient ma mangeoire à beurre de cacahuètes et qu'au réveil je trouve son cadavre, noir et raide, qui se balance,

je ne peux qu'éprouver de la pitié pour ce petit être affamé, égaré et désormais défunt. Mais un pic mineur, indifférent au spectre balançant au-dessus de sa tête, a enfin sa ration de cacahuètes.

Où ma grand-mère raconte l'histoire de son chien préféré

Sud de l'Alabama, 1940

J'étais encore institutrice quand Max Junior et Olivia sont allés à l'école. C'était tout près de la maison, alors on y allait à pied. Bien entendu, je marchais toujours seule – ils passaient leur temps à courir et à jouer. Et ma chienne, qui s'appelait Honey, me suivait partout. Elle s'installait sous mon bureau et y restait tant que j'y étais. Si j'allais au tableau, elle y allait aussi et se couchait à mes pieds jusqu'à ce que j'aie fini d'écrire. Un week-end, elle a disparu. On l'a cherchée partout. On ne l'a retrouvée que le lundi matin. En arrivant à l'école, on a senti une drôle d'odeur et c'était elle. Elle avait rampé sous l'école, dans les fondations, jusqu'au-dessous de mon bureau. C'est là qu'elle était morte.

Hurlement

Le vieux chien se réveille au son de la porte de derrière qu'on ferme à clé, au cliquetis du verrou et au bruit sourd de la portière de la voiture. Il se croit désormais seul dans la maison. Le gémissement de la voiture reculant dans l'allée fait place au crissement des pneus sur la route, puis au silence. Le chien se croit désormais seul au monde. Debout devant la porte, il s'accroupit, plie lentement ses pattes arrière, peu à peu, jusqu'à ce que ses hanches endolories touchent le sol. Puis il fait glisser tout doucement ses pattes avant pour finir de se coucher.

Une plainte naît du fond de sa gorge, plus grave qu'un sanglot, plus aiguë qu'un grognement, et gagne en intensité. Il lève la tête vers le plafond. Il ferme les yeux. La plainte s'échappe en une cascade de voyelles, de plus en plus forte, puis se mue en hurlement. C'est le son qu'il faisait, jeune, quand une ambulance

passait sur la grande route au bout du pâté de maisons ; mais, à son âge, il n'entend plus si loin. Ces derniers temps, il hurle de désespoir, de chagrin, d'avoir perdu son vieux compagnon de vie, le chien dont la mort, l'an dernier, l'oblige désormais à dormir seul. Il hurle à cause de ses hanches ankylosées, si faibles qu'il peut à peine s'accroupir pour se soulager. Il hurle que son devoir est de protéger la maison mais qu'il est trop vieux pour l'accomplir. Il hurle parce que le monde est vide et parce que lui est encore là.

Où ma grand-mère fait le récit du jour de ma naissance

Sud de l'Alabama, 1961

Le jour de la fête des Mères, en 1961, Bill et Olivia sont venus à la maison et Bill a donné un cadeau à Olivia en lui disant : « Tiens, c'est pour la plus adorable des futures mamans. » C'est comme ça qu'il nous a annoncé qu'elle était enceinte de Margaret. Après ça, on n'a pas arrêté de faire des allées et venues entre les deux maisons. Et quand elle est née, Bill nous a appelés et m'a demandé d'aller à Montgomery avec lui. Ils pensaient qu'ils allaient devoir y emmener Margaret. Elle avait du mal à respirer, comme le petit Kennedy, qui en est mort un peu plus tard. Donc Max m'a déposée chez eux, mais quand on est arrivés, elle allait mieux – suffisamment pour qu'elle n'ait plus besoin d'y aller, selon eux. On est donc restés quelques jours, assez longtemps pour qu'Olivia arrive à se lever, à lui donner le bain et à s'occuper d'elle.

Lettre aux merlebleus

Je le sais bien : il y a trop de chiens dans le jardin et la gigantesque maison en chantier sur le terrain d'à côté est bien trop massive et menaçante, si près du petit nichoir. Sans parler du vacarme et des bips incessants des camions, des braillements des charpentiers et du raffut des couvreurs qui bombardent le toit avec leurs pistolets à clous. Ni de la minuscule forêt voisine qui abrite encore des rats laveurs aux doigts agiles et des couleuvres grosses comme le bras. Un épervier de Cooper rôde même près de l'énorme pin de l'autre côté de la maison.

Attendez : les chiens sont vieux, ils passent leur temps affalés au soleil et ne pourchassent plus les oiseaux depuis bien longtemps. Maintenant que la saison des déménagements touche à sa fin, le tapage du chantier va s'éloigner avant la période de nidification et sera remplacé par le bruit nettement moins agressif

des voisins qui rentreront leur voiture dans le garage, sans jamais mettre un pied dans ce qui leur reste de jardin. Et puis, le cône anti-prédateurs est bien plus large que celui de l'an dernier et le coin qui abritait les troglodytes familiers est entièrement débroussaillé.

Regardez : vous voyez cet imposant abreuvoir que j'ai déplacé de votre côté du jardin et la mangeoire spécialement conçue pour accueillir des vers de farine vivants ? La plus grande preuve de mon amour pour vous, c'est qu'en ce moment, chaque jour, je plonge ma main dans un sac plein de ces vers de farine vivants que je sors, un par un, pour les déposer dans la coupelle en céramique de la mangeoire. Je garde les vers dans mon frigo, où la fraîcheur et l'obscurité sont censées les mettre en dormance, mais je peux vous assurer qu'ils sont tout sauf inertes. Au contraire, ils enroulent leurs petits corps segmentés autour de mes doigts, lèvent leurs têtes renflées et me réprimandent de leur œil inexistant ; je rends mon cœur sourd à leur détresse, les fais tomber dans la coupelle blanche qui les accueille avec un son mat et je m'en vais pendant qu'ils s'entortillent et tentent de s'agripper les uns aux autres. Ces vers sont mon offrande, en ces jours d'hiver où nul criquet ne remue dans l'herbe sèche.

La façon dont vous me regardiez

Sud de l'Alabama, 1961

Voici toute ma famille – ma mère et mon père, ma grand-mère et mon grand-père, et mon arrière-grand-mère dans la sereine plénitude de son halo blanc. Les voici réunis autour de moi. Née trop tôt, minuscule, fragile, je dors sur chaque photo, tandis qu'eux, tous ensemble, la tête penchée sur le berceau, veillent sur la moindre de mes inspirations trop légères, espérant que mes lèvres ne recommencent pas à bleuir. Je suis trop petite et j'ai toujours froid, mais ma famille me regarde comme si j'étais le soleil. Mes parents, mes grands-parents, ma grand-mère, tous rassemblés pour veiller sur moi. Ils me regardent comme si j'étais le soleil et comme s'ils avaient eu froid tous les jours de leur vie avant celui-ci.

Je suis le soleil mais eux ne sont pas des planètes. Ils sont l'univers.

Il n'y a pas que le ciel

Une très grande buse à queue rousse a élu domicile dans notre quartier. Chez les femelles, la couleur caractéristique de ces oiseaux est moins vive : selon la lumière, leur plumage semble presque brun. L'arbre mort qui sert de perchoir d'affût à cette buse est assez éloigné de la rue pour susciter des débats sur l'identification du rapace. Les gens du coin sont convaincus qu'il s'agit d'un aigle.

« Va chercher ton appareil photo ! », me dit une voisine alors que je promène mon chien. « Il y a un aigle dans l'arbre mort ! » Je m'exécute, juste au cas où, même si mon chien et moi venons de passer devant l'arbre mort et que l'oiseau perché dessus était bien une grande buse à queue rousse. Quand je reviens avec mon appareil, elle est toujours là.

Autour de chez moi, on parle beaucoup de l'aigle qui s'est installé dans le quartier, or personne ne semble se demander de quelle sorte

d'aigle il peut bien s'agir. La première fois que j'en ai entendu parler, j'ai pensé que mes voisins avaient peut-être vu un jeune pygargue à tête blanche. Si tout le monde sait reconnaître le pygargue adulte¹, en ornithologie, les jeunes spécimens sont toujours plus compliqués à identifier. On aurait aussi pu penser qu'un aigle royal était arrivé jusque-là : l'espèce, bien que plus commune dans l'ouest du Mississippi, a été réintroduite récemment dans le Tennessee et, grâce aux balises dont on les a équipés, on sait que plusieurs de ces aigles passent l'hiver sur le plateau de Cumberland. Il faudrait cependant faire un sacré grand écart mental pour imaginer que cet oiseau puisse être un aigle royal : on est loin du plateau de Cumberland.

Ce rapace est sans nul doute une buse à queue rousse, mais je n'en souffle pas mot à mes voisins. Les gens ont envie de croire que quelque chose d'extraordinaire leur est arrivé, qu'ils ont été touchés par la grâce. Qui suis-je pour les priver de ce moment d'enchantement, si rare quand on vit dans une banlieue proche d'une grande ville ?

Un jour, alors que je suis assise à mon bureau, j'entends une foule de geais bleus donner l'alerte : un prédateur est parmi eux. Au bout de quelques minutes, comme leur fureur

1. L'emblème national des États-Unis. *[Toutes les notes sont de la traductrice.]*

ne semble pas près de se dissiper, je sors de la maison : cette buse qui ressemble à un aigle s'est peut-être posée dans mon jardin.

Je ne vois rien dans le ciel, ni dans les arbres, ni sur le poteau au coin du jardin, ni sur les lignes électriques. Je finis par remarquer que c'est vers le bas que les geais regardent, hostiles, en poussant leurs cris d'alarme et que tous les oiseaux plus petits, y compris ceux qui se nourrissent au sol, se sont réfugiés dans les buissons et dans les enchevêtrements du chèvrefeuille. Ils regardent eux aussi vers le bas. Le petit épervier de Cooper qui vient chasser dans le jardin a l'habitude de plaquer à terre sa proie qui se débat pour mieux la saisir avant de l'emporter dans les cieux ; or lui non plus n'est pas là.

Plus loin dans le jardin, je ne repère toujours rien, même en inspectant le sol avec le zoom de mon appareil photo.

Tout à coup, il me vient l'idée que les oiseaux doivent regarder un serpent. Notre jardin jouxte un terrain municipal large de quelques mètres seulement, qui mène de la zone boisée derrière la maison du voisin à la rue d'après la nôtre. Nous laissons ce terrain en friche, tout comme la partie de notre jardin qui le borde, car il sert de corridor écologique. Une très grande couleuvre d'au moins un mètre et demi de long a établi son terrain de chasse sous la maison et dans tout le jardin ; je ne pourrai pas la repérer dans la

friche, sauf si je marche quasiment dessus. Je m'approche tout doucement. Je n'ai pas peur des serpents ; eux, en revanche, ont peur de moi ; je respecte donc leur espace.

Inutilement armée de mon appareil photo, je me rends soudain compte que quelque chose d'extraordinaire est en train de se produire sous mes yeux : un grand serpent se déplace lentement ; tous les oiseaux chanteurs l'ont repéré et s'avertissent mutuellement du danger. Et ce miracle ne se produit pas dans le ciel, mais dans l'humidité des herbes folles d'un jardin ordinaire, parmi les feuilles pourries de l'année passée et la terre fraîche et odorante retournée par les taupes.



13960

Composition
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer à Barcelone
par CPI Black Print
le 25 septembre 2023*

Dépôt légal septembre 2023
EAN 9782290390672
OTP L21EPLN003509-560958

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion